



REVUE DE L'U.KA

Volume 12, n. 23 (juin 2024)

**Finances, Droit
et Ethique**

**Université Notre-Dame du Kasayi
KANANGA**

Regard critique sur le relativisme éthique à une époque des mutations profondes

François TSHIONYI KAZADI

Professeur à l'Université Notre-Dame du Kasayi (U.KA)

Résumé

Accompagner l'homme contemporain dans sa recherche de sens, l'aider à retrouver le chemin qui mène à lui-même, est l'objectif de cette réflexion. Nous partirons d'un diagnostic sévère et attentif de la situation actuelle pour finalement repenser le nouvel humanisme né des mutations profondes qui jonchent le quotidien de l'homme moderne qui paraît avoir perdu l'espérance, son horizon vacillant entre présomption et désespoir. C'est face à cet obscurcissement de l'espérance que nous sommes incessamment appelés au désir du bien et de la transcendance.

Mots-clés : L'homme moderne, le relativisme éthique, la perte du sens de l'existence, le consumérisme, la post-vérité, les mutations profondes.

Summary

This paper aims to guide contemporary man in his quest for meaning and assist him in rediscovering the path to his inner self. It begins with a thorough and critical examination of this current condition, ultimately rethinking the new humanism that emerges from the profound changes affecting the daily life of modern man, who seems to have lost hope, teetering between presumption and despair. In this dimming of hope, we are continually called to the desire for good, for transcendence.

Keywords: modern man, ethical relativism, loss of the meaning of existence, consumerism, post-truth, profound mutations.

Introduction

« A chaque époque de son histoire, la théologie se donne pour tâche de rendre plus intelligible et plus parlant le langage déjà constitué de la Révélation »¹. Elle est ainsi ce chemin qui, à travers le langage et la raison, renvoie sans cesse à la Bonté originelle, à l'Amour divin, ce don qui est une tâche à accomplir tout au long du chemin... Désormais, la théologie nous rappelle tous –anthropologue, philosophe, sociologue, éthicien, théologien, etc.– la nécessité d'accompagner « l'homme contemporain en quête de sens », car elle « est au service de la foi des chrétiens ».

1 D. MUSHIPU MBOMBO, *La scientificité de la théologie est-elle encore actuelle au XXI^{ème} siècle ?*, Paris, Éditions Parole et Silence, 2016.

Son rôle principal consiste à présenter l'intelligence de la Révélation et le contenu de la foi (Jean-Paul II, *Fides et ratio*, n° 93)². Quel est ce chemin qui mène à l'homme³ ? L'homme a-t-il perdu le chemin qui le mène à lui-même ? Comment pourrait-il le retrouver ? Ici encore nous retrouvons la catégorie du chemin très intéressante en recourant à la tradition johannique selon laquelle le Christ se définit comme « Chemin (qui conduit vers le Père), Vérité (qui nous illumine dans les ténèbres) et Vie (qui nous libère) » (Jn 14, 6). Ainsi donc, ce chemin qui mène l'homme à lui-même, c'est le Christ. Ce passage conciliaire en dit long : « En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné » (GS 22).

Cette étude établit le diagnostic sur l'homme moderne, et épingle succinctement quelques courants ayant entraîné de grandes mutations socio-culturelles depuis le siècle passé. Le point de mire de notre réflexion se veut un regard critique sur les tendances culturelles contemporaines dans le souci d'opérer un discernement sur certaines ambiguïtés de sens, des concepts et des termes présents dans le débat culturel postmoderne, comme laïcité et laïcisme, éthique et raison, science et foi, personne et question anthropologique⁴. Aussi ce même regard critique se focalise-t-il sur la dimension morale de l'homme contemporain et le désir permanent de sa relève à travers son ouverture envers le Transcendant.

1. Diagnostic sur l'homme moderne

La question sur le sens de la vie gît dans le cœur de tout homme. De nos jours, elle devient très pondérée, malgré la société d'opulence actuelle, caractérisée par le consumérisme et la recherchée effrénée du plaisir. Cela dénote d'un état d'esprit de l'homme moderne.

Pourtant, cette expression "l'homme moderne" est apparemment insignifiante et dénuée de sens, car l'homme est toujours moderne. L'homme des cavernes l'était déjà et le restera jusqu'à la fin des temps. L'homme est toujours de son temps. Mais ce que nous voulons dire

2 *Ibid.*, p. 282.

3 F. TSHIONYI KAZADI, *La subjectivité morale du corps. Une relecture de 'Veritatis splendor' 48 et de la Théologie du corps de saint Jean-Paul II*, Madrid, Ediciones san Dámaso, 2022, p. 11.

4 O. TARZIA, *Introduction*, dans : Pontificium Consilium Pro Laicis, *Femme et homme, l'humanum dans la totalité. Vingt ans après la lettre apostolique Mulieris dignitatem (1988-2008)*. Congrès International de Rome, du 7-9 février 2008, Rome, Libreria Editrice Vaticana, 2010, p. 252.

ici, explique Alfredo Sáenz, c'est autre chose. Nous prenons le mot "moderne" non pas dans le sens chronologique du terme mais dans un sens axiologique, c'est-à-dire dans un sens évaluatif. Nous voulons faire référence à l'homme qui est un produit de la soi-disant "civilisation moderne". Cette formule aussi nécessite une explication car, pour les raisons évoquées ci-dessus, toutes les civilisations sont également modernes. Mais nous le comprenons dans le sens donné par l'Église dans son récent Magistère pour décrire la civilisation qui est le résultat du long processus de séparation de l'ordre surnaturel, et même de l'ordre naturel, qui a commencé avec le déclin du Moyen Âge. La civilisation moderne signifie donc, dans notre cas, la civilisation créée sur les décombres de l'ancienne civilisation fondée sur le christianisme. Et nous entendons par "homme moderne" l'homme qui est le fruit de cette civilisation⁵.

1.1. Caractéristiques de l'homme moderne

Selon Alfredo Sáenz qui en donne une description phénoménologique dans son livre intitulé *El hombre moderno. Descripción fenomenológica*, l'homme moderne présente certaines caractéristiques dont il faut tenir compte dans toute approche le concernant : manque d'intériorité ou insuffisance de vie intérieure; perte des racines traditionnelles qui plonge dans l'individualisme et entraîne la désorientation, exaltation démesurée de la liberté, tendance fugitive et liquide et même utopique, jusqu'au fameux "use et jette" comme principe consumériste (l'apparition des produits jetables, après usage, montre, téléphone, PC, vêtement, etc., et même la femme dans et hors mariage). Une autre caractéristique est que l'homme actuel se confond avec la masse, comme un grégaire, sans vie autonome ni position personnelle, "l'homme de la meute" qui réfléchit et agit comme tout le monde. S'y ajoute aussi l'égalitarisme, comme conséquence de la submersion dans la masse ; c'est la tendance à la standardisation de l'humain : tendance à avoir le même style de coiffe, de vêtement, de vie, etc. de Paris à Los Angeles, de Tokyo à Kinshasa. C'est le culte de l'artificiel⁶.

Alfredo Sáenz évoque aussi l'addiction à la télévision : dans une société télé-dirigée, la télévision joue une influence majeure dans l'homme d'aujourd'hui : *homo sapiens*, produit de la culture orale et écrite devient *homo videns*, dont toute la vie se concentre sur l'écran (du téléphone, de

5 A. SÁENZ, *El hombre moderno. Descripción fenomenológica*, Buenos Aires, Editorial Gladius, 2005, p.1.

6 *Ibid.*, p. 5-20.

la tablette, de l'ordinateur ou du téléviseur). L'impérialisme de l'image démolit le pouvoir du langage, de l'intelligence, de l'imagination, du symbolisme, en accroissant *de facto* la stupidité et la bêtise, dans un règne de bruits et de la post-pensée où les informations prévalent sur la connaissance et la compréhension du monde. Au lieu de transmettre la connaissance, la télévision paraît la détruire, car l'information non sélectionnée vient remplacer le savoir et la sagesse chez bon nombre des téléspectateurs⁷.

Ce tableau évoque aussi la notion de post-vérité qui s'appuie sur l'idée selon laquelle il est plus facile de façonner et d'infléchir l'opinion publique en jouant sur les émotions et la démagogie que de s'appuyer sur des faits avérés. A propos, le terme post-vérité décrit une situation dans laquelle on donne plus d'importance aux émotions et aux opinions qu' à la réalité des faits. Son utilisation a connu une explosion en 2016 avec le référendum du Brexit au Royaume-Uni et l'élection de Donald Trump aux États-Unis. Principalement utilisé en politique, il peut s'appliquer dans d'autres domaines : marketing, management, etc.⁸.

Avec raison, Pierre Le Coz décrit le spectacle de polémiques, faits divers, images-choc, voyeurisme, micro-trottoir, télé-réalité. À l'ère du multimédia, nous assistons, souligne-t-il, au triomphe de l'émotion. Le pouvoir médiatique s'impose en faisant vibrer la sensibilité au rythme haletant de stimulations sonores et visuelles qui produisent une véritable addiction collective aux émotions. Le pouvoir politique joue sur les mêmes ressorts. S'il est vrai que l'émotion est le cheval de Troie de la manipulation, cette débauche d'excitations sensorielles soulève des enjeux éthiques majeurs. Quand nos émotions sont dévoyées, ce sont nos jugements de valeur qui se trouvent *pervertis*⁹. Toutefois, la notion de post-vérité ne fait pas l'unanimité. En effet, d'aucuns estiment que les mensonges, les détournements de vérité et les fausses informations existaient en politique bien avant l'ère du numérique.

L'autre caractéristique, c'est l'appartenance à la cité urbaine moderne (la culture urbaine) qui influence inévitablement ceux qui y habitent, par rapport aux habitants des villages d'hier, avec des nouvelles mentalités et un nouveau style de vie qui accroît l'individualisme au lieu du vivre-ensemble dans des cités urbaines de plus en plus inhumaines.

7 A. SÁENZ, *op. cit.*, p. 20-27.

8 Cf. <https://www.toupie.org/Dictionnaire/Post-verite.htm>, consulté, le 07 avril 2024.

9 Cf. P. LE COZ, *Le gouvernement des émotions et l'art de déjouer les manipulations*, 2014.

Il faut ajouter aussi le progrès technique déshumanisant l'homme technicisé dont les succès inégalables de l'investigation scientifique et de la technologie ont réussi à propager la mentalité scientificiste sans limites, même si la technique lui offre une énorme quantité de possibilités (cf. Jean-Paul II, *Fides et ratio*, n° 88).

La technique porte en elle-même une double tentation : elle se présente comme une voie enthousiaste de "salut terrestre" pour l'homme, en plus, elle propose ou impose la foi dans le progrès — comme deuxième tentation. On se réfère ici au mythe du progrès qui cache dans le fond une espèce de chronolâtrie ou adoration du temps comme si aujourd'hui devrait être nécessairement meilleur qu'hier, et que demain serait meilleur qu'aujourd'hui. À ce mythe du progrès, un des dogmes les plus indiscutables de notre temps, est joint celui du Super-homme qui, sous la poussée de la mécanisation de la vie, de la prévalence de la technique et du moment scientifique sur le moment personnel et spirituel, s'est transformé en un autre mythe d'une force aveugle, nécessaire, tyrannique, incontrôlable. Voilà deux tentations actuelles qui se résolvent en un credo d'instrumentalisation : les choses ne sont pas, mais elles servent. D'où on ne peut plus se poser la question de l'existence ni du sens des êtres, car, pour la technique moderne, l'homme lui-même est quelque chose qui sert. Le verbe "servir" dépouillé de son sens noble, s'entend ici comme "être rentable" : l'homme qui n'est pas rentable ne sert pas, et les autres ne peuvent se servir de lui ; il est donc exclu de leur champ d'action. Triomphe alors le règne de l'*homo faber*, l'homme producteur des objets, qui se réalise à travers l'efficacité et la praxis¹⁰.

1.2. L'enjeu du facteur économique

Quant à l'économie (caractérisant l'*homo oeconomicus*) qui est le moteur du développement technique, elle est présentée dans la vie de l'homme contemporain comme source de bonheur et d'auto-rédemption. Pourtant, l'horreur économique¹¹ qui a produit une révolution imperceptible ces dernières décennies, sans annonces ni idéologies, contrairement à la prospérité espérée, n'a fait que mondialiser la misère. Bien sûr que

¹⁰ P. LE COZ, *op. cit.*, p. 31-37.

¹¹ V. FORRESTER, *L'Horreur économique*, Paris, Éditions Fayard, 1996. Sur un ton totalement neuf, l'auteure, dans une analyse très documentée, dénonce les discours habituels, qui masquent les signaux d'un monde réduit à n'être plus qu'économique, et dont nous devenons la dépense superflue. Nous vivons donc au sein d'un leurre magistral, d'un monde disparu que des politiques artificielles prétendent perpétuer. Nous passons de l'exploitation à l'exclusion, de l'exclusion à l'élimination.

le progrès technique est remarquable, mais la décadence économique l'est davantage. L'économie s'étant globalisée, elle se retrouve entre les mains de la banque mondiale, du FMI et autres entités internationales, qui décident de ce que chaque gouvernement national doit faire. Et curieusement, l'économie nationale n'existe plus : les nations étant devenues de simples municipalités de l'économie globalisée¹².

A ce propos, Anthony Annett¹³, directeur adjoint du Département de la communication du FMI, en appelle à un retour de l'économie à ses racines. Ainsi, remarque-t-il, l'évolution de notre société contemporaine est arrivée au point où elle impose de sérieusement repenser les fondements éthiques de la science économique moderne. Une telle conclusion peut cependant paraître étrange. La science économique néoclassique, après tout, a évolué en instaurant une nette distinction entre le positif et le normatif, entre faits et valeurs. Il est pourtant impossible de dissocier les valeurs de la délibération économique. Et aux grandes questions posées par la philosophie morale, celles qui ont trait à la nature humaine, à la raison d'être ou à la finalité de la vie, et à la ligne de conduite à suivre en diverses circonstances, la science économique propose des réponses précises.

De son côté, le pape François dans son exhortation apostolique sur l'annonce de l'évangile dans le monde d'aujourd'hui, en analysant les « défis du monde actuel » (nn. 52-75), conviait ses interlocuteurs à dire « non à une économie de l'exclusion et de la disparité sociale », « non à la nouvelle idolâtrie de l'argent, non à l'argent qui gouverne au lieu de servir, non à la disparité sociale qui engendre la violence ». Une analyse qui me semble fort défiante ; le Souverain Pontife y mentionne en premier lieu les structures économiques dans lesquelles nous vivons, qu'il qualifie d'injustes car, ayant pour conséquence la disparité sociale flagrante qui transparait dans le contraste qui existe entre le progrès apparent auquel le monde est arrivé et la précarité qui est le lot quotidien de milliers des personnes ; au point que la « crainte et la désespérance s'emparent du cœur de nombreuses personnes, jusque dans les pays dits riches ... la joie de vivre s'éteint et il s'ensuit le manque de respect et l'augmentation de la violence. Les gens sont obligés par le sort à lutter pour vivre ou survivre, mais la galère est qu'ils arrivent à vivre avec peu de dignité¹⁴.

12 *Ibid.*, p. 38-41.

13 A. ANNET, *Rétablir l'éthique dans la science économique. La science économique moderne devrait retourner à ses racines*, dans *Finances et développement* (mars 2018), p. 54.

14 Pape FRANÇOIS, *L'Exhortation apostolique Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n° 52.

C'est bien le lot d'une économie de l'exclusion qui entraîne la marginalisation des plus faibles par les puissants. L'homme est dévalorisé et réduit au rang d'une chose : « un bien de consommation ». Non seulement, il y en a qui se retrouvent exclus, exploités et opprimés, mais bien plus ils ne se retrouvent nulle part, ils sont en dehors du système, dehors, car ils sont des déchets. Voilà en des termes aussi forts comment le Pape décrit la situation actuelle. Dès lors, nous devons dire non à cette économie de l'exclusion car elle tue.

Au fait, le modèle économique dominant traverse une crise de légitimité. La fin de son état de grâce prend de multiples dimensions : creusement des inégalités et insécurité économique, douloureux souvenirs de la crise financière mondiale et de l'impunité dont bénéficient ceux qui l'ont provoquée, et perception de la mondialisation comme un schéma privilégiant les grandes entreprises et l'élite financière. Sur tout cela plane le spectre du changement climatique. Ces clivages ébranlent la confiance dans les institutions, à la fois nationales et internationales, et provoquent parfois même un rejet, qui se traduit par l'insularité et le basculement vers l'extrémisme.

2. L'homme moderne a-t-il perdu radicalement l'horizon ?

Claude Geffré soulignait, non sans raison, que le défi majeur de la fin du siècle dernier était la domination croissante du technico-économique qui envahit même le domaine de la culture. La vocation du christianisme, mais aussi du judaïsme et de l'islam, c'est d'être des instances de sagesse qui rappellent à l'homme image de Dieu le sens de la gratuité et du jeu¹⁵.

Avec ce rappel, revenons à la description phénoménologique de l'homme moderne d'Alfredo Sáenz qui termine son analyse en expliquant d'autres courants en vogue, notamment le consumérisme, l'hédonisme, le relativisme, l'immanentisme, etc. Nous dirons alors un mot sur chacun.

2.1. Le consumérisme

Lié à *l'homme économique*, le consumérisme renvoie à l'utilitarisme. Lorsque l'argent perd sa fin naturelle, la cité devient un supermarché, et ses habitants deviennent des producteurs et consommateurs — *homo faber*

¹⁵ Cl. GEFFRÉ, *Les enjeux de la culture contemporaine pour la foi chrétienne*, dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 52, n° 2 (1996), p. 579 : URL: <https://doi.org/10.7202/401011ar>, consulté, le 07 juin 2019.

atque consumens — ; ce grand marché est régulé par des normes quantifiables strictes pour le rendement et l'efficacité. L'homme économique a un double visage : d'entrepreneur—visant toujours l'intérêt et l'avancée de son entreprise—et de consommateur. On est dans une civilisation où s'accroît le bien-être matériel pendant que décroît le développement spirituel de l'homme. La surabondance laisse dans le cœur une tristesse douloureuse, de la même manière que personne ne peut rester calme qu'en se jetant dans un tourbillon des plaisirs mais, immédiatement, un sentiment d'accablement s'ensuit. Il est impossible de confier tous nos espoirs à la science, à la technologie et à la croissance économique¹⁶.

Pourtant, la victoire de la civilisation scientifique et technique nous a inculqué une sorte d'insécurité spirituelle. Tout est maintenant réduit à des "intérêts", à une lutte pour les biens matériels ; mais une voix intérieure nous dit que nous laissons derrière nous quelque chose de pur, de supérieur et de noble. Déjà, nous ne discernons même pas "le sens, le but" de notre existence. Reconnaissons-le et interrogeons-nous, même si c'est à voix basse et seulement pour nous, piégés dans ce mouvement vertigineux, "pourquoi vivons-nous"? Des questions éternelles demeurent, il dépend de nous de cesser de surestimer le progrès (que rien ni personne ne peut arrêter) comme un flux d'avantages illimités, qui soumet notre libre arbitre à l'une de ses épreuves les plus ardues¹⁷.

Ce qui singularise et distingue cette société où sévit, selon les mots du sociologue français Jean Baudrillard, "une dictature totale de l'ordre de production", c'est que les lignes de démarcations entre le consommateur et le produit sont floues et arrivent à disparaître. Ainsi, l'objectif final de cette logique économique ne consistera pas à satisfaire les besoins et les désirs des individus, mais plutôt à convertir et reconverter le consommateur en produit de consommation, en élevant son statut à celui d'un produit à vendre¹⁸. Ce que des sociologues de la consommation¹⁹ appellent "la dictature du bonheur" lorsqu'ils définissent la consommation et le consumérisme comme deux étapes consécutives. Par conséquent, le passage de la société de consommation à la société consumériste se produit lorsque la consommation se situe au centre de la vie des personnes, devenant le principe et l'objectif de

16 A. SÁENZ, *El hombre moderno*, p. 41-47.

17 *Ibid.*

18 E. BURGALETA PÉREZ, *Género, identidad y consumo: las "nuevas maternidades" en España*. Memoria para optar al grado de doctor, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2021, p. 115.

19 Citons : J. Baudrillard ; Z. Bauman ; Alonso y Callejo ; Featherstone ; Lasch.

l'économie des relations humaines. Tant que la consommation affecte chaque individu, le consumérisme sera un attribut de la société²⁰.

2.2. L'hédonisme

Parallèlement à l'attitude consumériste, l'homme moderne se caractérise par une tendance prononcée à l'hédonisme. Qu'est-ce que l'hédonisme ? Ce mot vient du grec « ἡδονή », qui signifie plaisir ou jouissance. C'est un système de nature philosophique qui, dans le domaine de la morale, préconise que le bien consiste dans le plaisir.

Selon ce point de vue, l'homme trouve son bonheur plénier dans le plaisir, le plaisir réel, immédiat, sensible. L'homme, selon les hédonistes, est sujet souverain de l'instant. Cependant, l'anticipation, l'aspiration à un plaisir futur, est source d'anxiété et d'insécurité, et son attente implique une certaine douleur qui consiste à éprouver un nouveau plaisir le plus rapidement possible. Rigoureusement interprétée, la morale hédoniste présuppose la supériorité du plaisir physique sur la morale, et le principe de l'égoïsme, c'est mon plaisir avant tout. Elle exclut également toute modération dans la recherche du bonheur²¹.

De ce qui précède, il est clair que l'homme de notre temps semble satisfaire fébrilement son désir de plaisirs, qu'ils soient honnêtes ou non. Il s'agit d'avoir le meilleur temps possible, à tout prix, dans la poursuite incessante de sensations agréables, toujours nouvelles et plus excitantes²².

2.3. Le relativisme éthique

D'après le Larousse, le relativisme est une doctrine ou un mouvement de pensée qui admet qu'il n'existe pas de vérité absolue. Selon ce courant, il n'est pas possible d'ordonner les valeurs morales par l'utilisation des critères de classement. Des penseurs naturalistes, comme Spinoza ou Nietzsche, conserveront la pluralité des morales humaines tout en tâchant de trouver des critères permettant d'évaluer une valeur ("Quelle est la valeur d'une valeur morale ?").

En fait, il est plus facile de comprendre le relativisme moral en le comparant à l'absolutisme moral, qui affirme que la moralité est fondée sur des principes universels (la loi naturelle, la conscience). Les absolutistes chrétiens croient que Dieu est la source ultime de notre

20 E. BURGALETA PÉREZ, *op. cit.*, p.116.

21 A. SÁENZ, *El hombre moderno*, p. 47-48.

22 A. SÁENZ, *op.cit.*, p. 47-48.

moralité commune et que cette moralité est constante et immuable. Le relativisme moral, par contre, affirme que la moralité n'est fondée sur aucune norme absolue, mais que les "vérités" éthiques dépendent de variables telles que les circonstances, la culture, nos sentiments, etc.

Cependant, il existe des critiques du relativisme qui, selon Mgr Angel Rodriguez Luno, constitue un défi pour la foi chrétienne²³. Tout au long de son pontificat, le pape Benoît XVI nous mettait régulièrement en garde contre la « dictature du relativisme qui ne reconnaît rien comme définitif et qui donne comme mesure ultime uniquement son propre ego et ses désirs »²⁴. Il le considérait comme la perte d'objectivité dans la définition des critères moraux qui a entraîné de nombreux fidèles vers une « crise de la foi ». C'est « la manière de se laisser entraîner à tout vent de doctrine, qui apparaît comme l'unique attitude à la hauteur de l'époque actuelle »²⁵.

2.4. L'immanentisme

L'homme moderne est un homme essentiellement immanentiste. Alfredo Sáenz définit l'immanence comme l'attitude de l'homme qui vit sur terre comme si c'était sa patrie ultime, non pas un foyer, un lieu de transit, mais une demeure définitive. Le mot "immanentisme" vient du latin *in-manere*, demeurer dans. C'est le contraire du transcendantalisme — de *trans-scendere* — qui signifie la disposition à aller au-delà, avancer, l'attitude de ceux qui savent que cette vie est en train de passer et que la dernière demeure n'est pas sur terre, mais dans l'au-delà de ce monde-ci, marqué par l'espace et le temps. Il existe ce que l'on pourrait appeler "le principe d'immanence", qui imprègne les différents domaines de la connaissance et d'action²⁶.

Que peut-on comprendre alors des aspirations de l'homme de l'immanence. Sáenz en donne une précision lorsqu'il considère que l'homme moderne est celui qui a perdu l'espérance. Une telle déclaration semble trop forte, trop étrange, précisément au moment où l'homme contemporain est plein d'ambitions et d'aspirations. Mais, remarquons-le tout de suite, les attentes ne sont pas la même chose que l'espérance. Justement, celles-ci sont souvent les substituts de l'espérance. On s'attend

23 Mgr A. RODRIGUEZ LUNO, *Relativisme, vérité et foi*. Disponible sur : <https://multimedia.opusdei.org>

24 Homélie du cardinal Joseph Ratzinger, Doyen du collège cardinalice, lors de la *Misa pro eligendo Romano Pontifice* (18 avril 2005).

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*

à un succès terrestre. L'espérance est de l'ordre du surnaturel. L'homme moderne passe souvent de la présomption au désespoir, qui sont, à juste titre, les deux péchés contre l'espérance. Présomption signifie qu'il pense pouvoir réaliser son bonheur plénier, construisant de ses propres muscles le paradis sur terre, un paradis pour toujours, qui ne connaîtra pas de déclin. Mais face à l'échec de ses plans et surtout face au spectacle de la mort, qui lui montre irréfutablement la vacuité de ses objectifs, la présomption devient facilement le désespoir²⁷.

3. De l'obscurcissement de l'espérance au désir du bien

En suivant cette longue description dramatique et pessimiste, le risque est grand de s'enliser dans l'obscurantisme. D'où il importe de comprendre la pertinence et/ou la portée de l'invitation du Pape François à « marcher dans l'espérance ».

3.1. De l'invitation à marcher dans l'espérance

L'invitation à l'espérance du Successeur de Pierre « nous parle d'une réalité qui est enracinée au plus profond de l'être humain, indépendamment des circonstances concrètes et des conditionnements historiques dans lesquels il vit. Elle nous parle d'une soif, d'une aspiration, d'un désir de plénitude, de vie réussie, d'une volonté de toucher ce qui est grand, ce qui remplit le cœur et élève l'esprit vers les grandes choses, comme la vérité, la bonté et la beauté, la justice et l'amour. [...] L'espérance est audace, elle sait regarder au-delà du confort personnel, des petites sécurités et des compensations qui rétrécissent l'horizon, pour s'ouvrir à de grands idéaux qui rendent la vie plus belle et plus digne »²⁸. Bref, l'espérance nous permet de comprendre qu'aujourd'hui encore, « Dieu continue de répandre des semences de bien dans l'humanité »²⁹.

En fait, le désir du bien est l'un des lieux d'apprentissage de l'espérance pour notre société en crise d'espérance et de générativité. L'espérance s'entend ici comme ce mouvement intérieur qui porte l'homme vers le bien qu'il désire ; elle montre, donc, que le bien est possiblement accessible. Ceci revient à dire que l'espérance est une vertu générative, c'est-à-dire elle génère un sens à la vie de l'homme ; au-delà des limites, elle génère le désir du bien et de la vie à recevoir et à donner.

27 *Ibid.*

28 Pape FRANÇOIS, La lettre encyclique *Frattelli tutti*, 03 octobre 2020, n° 55.

29 *Ibid.*, n° 54.

En son temps, le Pape Jean-Paul II soulignait *l'obscurcissement de l'espérance* auquel font face les Églises d'Europe :

« En effet, le temps que nous vivons, avec les défis qui lui sont propres, apparaît comme une époque d'égarement. Beaucoup d'hommes et de femmes semblent désorientés, incertains, sans espérance, et de nombreux chrétiens partagent ces états d'âme. Nombreux sont les *signes préoccupants* qui, au début du troisième millénaire, troublent l'horizon du continent européen, lequel, "tout en étant riche d'immenses signes de foi et de témoignage, et dans le cadre d'une vie commune certainement plus libre et plus unie, ressent toute l'usure que l'histoire ancienne et récente a provoquée dans les fibres les plus profondes de ses populations, entraînant souvent la déception" »³⁰.

Et parmi les nombreux aspects de cette usure, Jean-Paul II avait mentionné « *la perte de la mémoire et de l'héritage chrétiens*, accompagnée d'une sorte d'agnosticisme pratique et d'indifférentisme religieux, qui fait que beaucoup d'Européens donnent l'impression de vivre sans terreau spirituel et comme des héritiers qui ont dilapidé le patrimoine qui leur a été légué par l'histoire. On n'est donc plus tellement étonné par les tentatives de donner à l'Europe un visage qui exclut son héritage religieux, en particulier son âme profondément chrétienne, fondant les droits des peuples qui la composent sans les greffer sur le tronc irrigué par la sève vitale du christianisme »³¹. Il note encore :

« les prestigieux symboles de la présence chrétienne ne manquent pas dans le continent européen, mais avec l'expansion lente et progressive de la sécularisation, ils risquent de devenir un pur vestige du passé. Beaucoup n'arrivent plus à intégrer le message évangélique dans l'expérience quotidienne ; il est de plus en plus difficile de vivre la foi en Jésus dans un contexte social et culturel où le projet chrétien de vie est continuellement mis au défi et menacé ; dans de nombreux milieux de vie, il est plus facile de se dire athée que croyant ; on a l'impression que la non-croyance va de soi tandis que la croyance a besoin d'une légitimation sociale qui n'est ni évidente ni escomptée »³².

Le pape Benoît XVI, lors de l'Audience générale du 14 novembre 2012, avait expliqué qu'à notre époque, on constate un phénomène particulièrement dangereux pour la foi : une forme d'athéisme que l'on peut définir comme pratique, où les vérités de la foi ou les rites religieux ne sont pas niés mais considérés simplement comme insignifiants pour

30 JEAN-PAUL II, L'Exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in Europa*, 28 juin 2003, n° 7.

31 *Ibid.*

32 *Ibid.*

la vie de tous les jours, détachés de la vie, inutiles. C'est de l'indifférence. Dans cette catéchèse, le pape avait ainsi averti que "l'indifférence envers la foi", qui consiste à "vivre comme si Dieu n'existait pas" était particulièrement destructrice. En éclipçant la référence à Dieu, avait affirmé Benoît XVI, on éclipse aussi l'horizon éthique pour laisser la place au relativisme et à une relation ambiguë de la liberté qui finit par lier l'homme à des idoles au lieu d'être libératrice.

la « perte de la mémoire chrétienne s'accompagne d'une sorte de *peur d'affronter l'avenir*. L'image du lendemain qui est cultivée s'avère souvent pâle et incertaine. Face à l'avenir, on ressent plus de peur que de désir. On en trouve des signes préoccupants, entre autres, dans le vide intérieur qui tenaille de nombreuses personnes et dans la perte du sens de la vie. Parmi les expressions et les conséquences de cette angoisse existentielle, il faut compter en particulier la dramatique diminution de la natalité, la baisse des vocations au sacerdoce et à la vie consacrée, la difficulté, sinon le refus, de faire des choix définitifs de vie, même dans le mariage»³³.

Qui plus est, on « assiste à une *fragmentation diffuse de l'existence* ; ce qui prévaut, c'est une sensation de solitude ; les divisions et les oppositions se multiplient. Parmi les autres symptômes de cet état de fait, la situation actuelle de l'Europe devrait interpeller les Africains. En effet, l'Europe connaît le grave phénomène de crises de la famille et de la disparition du concept même de famille, la persistance ou la réactivation de conflits ethniques, la résurgence de certaines attitudes racistes, les tensions interreligieuses, l'attitude égocentrique qui enferme les personnes et les groupes sur eux-mêmes, la croissance d'une indifférence éthique générale et de la crispation excessive sur ses propres intérêts et privilèges. Pour beaucoup de personnes, au lieu d'orienter vers une plus grande unité du genre humain, la mondialisation en cours risque de suivre une logique qui marginalise les plus faibles et qui accroît le nombre des pauvres sur la terre. Parallèlement à l'expansion de l'individualisme, on note un *affaiblissement croissant de la solidarité* entre les personnes : alors que les institutions d'assistance accomplissent un travail louable, on observe une disparition du sens de la solidarité, de sorte que, même si elles ne manquent pas du nécessaire matériel, beaucoup de personnes se sentent plus seules, livrées à elles-mêmes, sans réseau de soutien affectif³⁴.

33 *Ibid.*, n° 8.

34 *Ibid.*

3.2. Illusion d'auto-réalisation

Ce que nous venons d'évoquer relativement à la situation d'Europe vaut autant pour l'Afrique, l'Asie, l'Amérique et l'Océanie, bien qu'avec des particularités indéniables. Comme on peut le remarquer, la perte du sens de l'existence ou le vide existentiel est une autre caractéristique de l'homme de notre temps³⁵. On parle beaucoup de l'auto-réalisation, mais cela devient impossible lorsque l'homme a perdu le sens de son existence. Alors se réalise cet adage : "Je ne sais pas d'où je viens ni où je vais. Si la vie n'a pas de sens, on va tout droit à la dérive. Pour Heidegger les questions telles que : Pour quelle finalité ? Jusqu'où ? Et puis quoi ? sont inéluctables. Ce que le philosophe allemand avait voulu faire comprendre, c'est que quand bien même l'homme moderne aurait dans ses mains le contrôle de tout, par le progrès technique, la question fondamentale restera toujours : Pourquoi ? Pour quelle finalité ? Pour quoi faire ? Parce qu'il est dans la nature humaine d'être orientée vers quelque chose qui la transcende. C'est ce qui donne un sens à notre vie. Il ne s'agit pas de quelque chose que l'homme choisit à volonté, mais de quelque chose supérieur qui le convoque, l'attend, le défie toujours à nouveau. Seul l'homme responsable donne la bonne réponse à cette vocation, alors seulement il est libre. Bref, il sied de dire que l'homme contemporain a perdu sa boussole³⁶.

Dans son Encyclique *Fides et ratio*, Jean-Paul II laissait entendre que la vérité est d'abord présentée à l'homme comme une question : La vie a-t-elle un sens ? Où se dirige-t-elle ? (cf. n° 26). Mais l'homme moderne est un être radicalement malade, incapable de se poser cette question. Il souffre, comme l'exprime Jean Cocteau par l'un de ses personnages, de la grande maladie contemporaine qu'est "la difficulté à être". C'est peut-être le signe le plus inquiétant, car il se trouve au cœur même de la personne. L'homme ne sait plus qui il est et où il va, il marche dans l'obscurité de la nuit métaphysique.

C'est probablement Viktor Frankl qui a le mieux développé ce thème, d'un point de vue médical, qui nous offre un diagnostic sévère de l'homme d'aujourd'hui. Si la psychanalyse de Freud ne détecte chez l'homme que la volonté de plaisir (la libido), et la psychologie d'Adler la volonté de puissance, que Nietzsche a également exaltée, Frankl prend

35 Approfondir cette question en lisant G. LIPOETSKY, *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1989.

36 A. SÁENZ, *El hombre moderno*, p. 74-75.

en compte quelque chose de plus profond, ce qu'il appelle la "volonté de sens". Sa vaste expérience psychopathologique en tant que psychiatre lui a permis de découvrir chez beaucoup de ses patients une sorte de "vide existentiel" accompagné d'un sentiment de "perte de sens de la vie". Au-delà des frustrations sexuelles bien connues, des complexes d'infériorité ou d'autres traumatismes courants dans les soi-disant "psychologies profondes", Frankl a mis en évidence ce qu'il appelle "le complexe du vide" (*Sinnlosigkeitsgefühl*), littéralement "un sentiment de manque de sens", une existence qui manque de sens. Une maladie très typique de l'homme moderne et de la culture de notre temps, c'est bien l'aliénation radicale de l'homme qui a perdu de vue ses actions autant que le sens global de son l'existence³⁷.

Tout bien considéré, ce diagnostic sévère révèle un point commun d'appréciation : l'agir moral de l'homme contemporain en est affecté et son contexte socio-culturel est celui qui l'assimile à ce que l'on appelle les produits *light* qui sont en vogue : nourriture sans calories, beurre sans graisse, bière sans alcool, sucre sans glucose, tabac sans nicotine, lait écrémé... Il s'agit d'un nouveau type d'homme décaféiné, dont la devise est de tout prendre sans calories ; finalement, un homme sans substance, sans contenu, livré à l'argent, au pouvoir, au succès, à la joie illimitée et sans restriction. L'homme *light* est celui qui mène une vie sans valeur et présente des signes de fragilité, de vulnérabilité, de peine³⁸.

Cette situation a pour conséquence l'émergence d'une éthique d'équivalence :

« Il faut dire que l'éthique de l'homme moderne (né du siècle des lumières), devenu "la mesure de toute chose", est une éthique de l'équivalence de tous les choix, du primat de la subjectivité sur l'objectivité, et donc du relativisme moral. Ce que la postmodernité a, au nom de la recherche de la vérité (sur base du doute cartésien), renchéri dès le milieu du XIX^{ème} siècle en poussant la déconstruction des utopies morales à proclamer la mort de Dieu, après avoir balayé l'héritage de l'humanisme des lumières (la réalité des idéaux, d'un certain nombre des valeurs transcendantes) »³⁹.

Cependant, sur le plan de la réflexion théologique, pareil diagnostic ne serait complet sans prendre en compte ce que Claude Geffré appelle les états de conscience qui sont indissociables de notre modernité et sont

37 A. SÁENZ, *op. cit.*, p. 75-76.

38 *Ibid.*, p. 4-5.

39 F. TSHIONYI KAZADI, *La théologie du corps à l'ère de la nouvelle éthique. L'enjeu éthico-pastoral d'une réception africaine*, Paris, Editions Edilivre, 2019, p. 220.

devenus des acquis irréversibles de notre devenir historique, comme le sens de l'autonomie de la conscience, l'aspiration et le droit au bonheur, la dignité de la personne et le prix de la vie humaine, la conception démocratique de la vie en société, le droit à la liberté religieuse et l'acceptation du pluralisme. Sur des points comme l'éthique familiale, le statut de la femme, l'autonomie de la conscience, la procréation artificielle, la démographie galopante dans le monde, nos contemporains n'entendent plus le discours officiel de l'Église. Ils ont le sentiment que l'Évangile est toujours actuel, mais que l'Église est étrangère à ce qu'ils savent de la condition humaine⁴⁰. Écoutons encore Jean-Paul II :

« à la racine de la perte de l'espérance se trouve la *tentative de faire prévaloir une anthropologie sans Dieu et sans le Christ*. Cette manière de penser a conduit à considérer l'homme comme "le centre absolu de la réalité, lui faisant occuper faussement la place de Dieu. On oublie alors que ce n'est pas l'homme qui fait Dieu, mais Dieu qui fait l'homme"⁴¹. L'oubli de Dieu a conduit à l'abandon de l'homme", et c'est pourquoi, "dans ce contexte, il n'est pas surprenant que se soient largement développés le nihilisme en philosophie, le relativisme en gnoseologie et en morale, et le pragmatisme, voire un hédonisme cynique, dans la manière d'aborder la vie quotidienne". La culture européenne donne l'impression d'une "apostasie silencieuse" de la part de l'homme comblé qui vit comme si Dieu n'existait pas »⁴².

Il faut vite reconnaître que du fait de la mondialisation de la révolution culturelle occidentale, l'orientation de la vie et des croyances européennes a eu certes un impact sur la vie et les mœurs des Africains. En effet, tout porte à croire que nous sommes à la croisée des chemins :

« Au-delà de la recherche de son identité et face à l'aspiration de la Conscience Universelle contemporaine du fait de la mondialisation, l'Afrique noire est en train de s'ouvrir aux mœurs occidentales à grande vitesse, incluant ainsi le mariage et le sexe. (...) l'Afrique n'est pas à l'abri de ce qui se passe dans le monde aujourd'hui. Les bonnes mœurs observées et vécues avec abnégation hier se voient voler en éclat »⁴³.

40 C. GEFFRE, *Les enjeux de la culture contemporaine pour la foi chrétienne*, p. 571.

41 Concernant cette tendance, nous référer à l'ouvrage de P. RIEBEL, *Le huitième jour, l'homme créa son Dieu*, Écrivain avenir, 2009.

42 JEAN-PAUL II, L'Exhortation apostolique post-synodale *Ecclesia in Europa*, n° 9. Sur cette problématique du rejet de Dieu comme père, nous avons développé une réflexion en termes de « déni de la paternité et renoncement à la filiation comme épiphénomène d'une société en désarroi ». Lire F. TSHIONYI KAZADI, *Reconstruire la féminité et la masculinité. Approche de quelques défis actuels à la lumière d'une anthropologie uni-duelle et du personnalisme intégral*. Madrid, Ediciones Vision.net, 2023, p. 104-109.

43 Cf. F. TSHIONYI KAZADI, *La théologie du corps à l'ère de la nouvelle éthique*, p. 207-208.

Dans ce contexte du pluralisme de valeurs, comment devrions-nous nous comporter ? Cette question nous renvoie à la prise de conscience face à notre responsabilité pour mener des actions urgentes en faveur du redressement éthique de nos contemporains alors que le naufrage est à craindre.

4. Disposer de Dieu à notre portée ou répondre fidèlement à son mystère

Aux antipodes de ce que vit l'Europe, il y a lieu d'évoquer le phénomène de prolifération des sectes en Afrique, qui n'est pas un fruit du hasard car, à y voir de près, les mouvements sectaires trouvent un climat propice dans une société minée par le matérialisme et le vide spirituel, une société dans laquelle il n'est pas aisé de trouver une réponse aux grandes questions et aspirations de l'être humain.

En effet, la multiplication des sectes, Églises indépendantes, nouveaux mouvements religieux et prophétiques, est, sans nul doute, l'une des "réalités qui traversent la totalité des régions d'Afrique". Les sectes et bien des mouvements religieux constituent une cause du sous-développement en de nombreux États africains par l'élaboration d'une véritable contre-société ou sous-culture obscurantiste, provoquée par une forme de réorganisation de l'ordre social et par l'instauration de carcans mentaux. De plus, ces groupes se font les auteurs de dangereuses tactiques manipulatoires d'endoctrinement, de contrôle intellectuel, de mise sous tutelle et de processus inacceptables, tant moraux que psychologiques, sur les "victimes" appartenant la plupart du temps aux couches défavorisées, économiquement et socialement. Il y a à parier fort que la détresse et la crise existentielle actuelle conduisent plusieurs personnes à chercher une évasion qui les soulage des pressions de la vie et une sécurité intérieure qui les aide à supporter les tensions inévitables.

A en croire les experts en sociologie des religions, il y a quatre phénomènes à souligner qui constituent le terrain propice au surgissement et à la prolifération des sectes. Il s'agit de l'*angoisse*, la *frustration*, la *perte d'identité* et la *protestation*⁴⁴.

44 Cf. F. TSHIONYI KAZADI, *Angoisse, frustration, perte d'identité : les 4 à la base de l'éclosion et la floraison de nouvelles religiosités (sectes)*. Disponible sur : <https://fr-tshionyi-lamerveille1.com/angoisse-frustration-perde-didentite-et-protestation-les-4-a-la-base-de-leclosion-et-la-floraison-de-nouvelles>.

Néanmoins, on ne peut nier quelque apport positif du renouveau spirituel soutenu et propagé par les sectes en Afrique. Au fait, nous sommes impressionnés par le fait que plusieurs membres d'anciennes Églises missionnaires les quittent pour adhérer aux discours fascinants des leaders de ces Églises et sectes. Ce qui nous porte à poser la question d'une possible interpellation de ces nouveaux mouvements qui doivent avoir soit dans leur pratique soit dans leur doctrine, des éléments qui manquent dans les vieilles Églises et qu'elles développent, elles, pour ainsi attirer les Africains en quête de ce qui leur conviendrait. Pour Mgr Tharcisse Tshibangu Tshishiku, les Églises indépendantes participent à la rénovation sociale en sécurisant les membres contre les forces traditionnelles du mal, de la sorcellerie ; elles prennent en charge le souci de la santé tel que le vivent concrètement les Négro-africains ; en milieu urbain, elles offrent également un cadre de sécurité, de solidarité et d'hospitalité à des laissés-pour-compte, au sein des villes anonymes et de plus en plus cruelles; elles ont été parmi les premiers à réhabiliter le génie artistique africain en adoptant des instruments d'accompagnements longtemps ignorés par des églises établies ; elles se présentent comme des lieux de revalorisation des religions africaines en reconduisant les thèmes de vie, de solidarité, de sacré⁴⁵. Jean-Paul II insiste :

«*“L'homme ne peut pas vivre sans espérance: sa vie serait vouée à l'insignifiance et deviendrait insupportable”*. Bien souvent, celui qui a besoin d'espérance croit pouvoir trouver un apaisement dans des réalités éphémères et fragiles. Et ainsi, *l'espérance*, emprisonnée dans un milieu purement humain fermé à la transcendance, est identifiée, par exemple, au paradis promis par la science et par la technique, ou à des formes diverses de messianisme, au bonheur de nature hédoniste procuré par le consumérisme ou au bonheur imaginaire et artificiel produit par des stupéfiants, à certaines formes de millénarisme, à l'attrait des philosophies orientales, à la recherche de formes de spiritualité ésotériques, aux divers courants du *New Age*. Mais tout cela se révèle profondément illusoire et incapable de satisfaire la soif de bonheur que le cœur de l'homme continue à ressentir en lui-même. Ainsi subsistent et s'intensifient les signes préoccupants de la disparition de l'espérance, qui parfois se manifestent même à travers des formes d'agressivité et de violence »⁴⁶.

Entre-temps, cette situation est corollaire aux enjeux de la culture postmoderne qui souffle déjà partout et se caractérise, entre autres, par l'assombrissement et la déification de l'homme ou le rejet de Dieu ou

45 *Ibid.*

46 JEAN-PAUL II , *L'Exhortation apostolique post-synodale Ecclesia in Europa*, n° 10.

encore l'apostasie silencieuse, jusqu'à la désacralisation de la vérité. On est à la recherche d'un Dieu bouche-trou, un Dieu faiseur des miracles. Rien qu'à entendre le contenu des prières et des chansons des mouvements religieux pentecôtistes, on se rend compte du degré de l'aliénation au matériel, à l'argent, au temporel... En ce domaine, les musiciens et chanteurs congolais dits "chrétiens" battent tous les records.

Nous sommes invités à chercher le vrai Dieu de Jésus-Christ à travers la praxis d'une religion pure et réfléchie (*fides quaerens intellectum*), d'une vie vertueuse basée sur l'amour — de Dieu et du prochain— et l'obéissance filiale. Sans l'amour, la vie se désintègre et perd son sens. Alors qu'ils sont nombreux ceux-là qui croient découvrir sous l'agressivité, la violence, la frustration de la société actuelle un immense besoin d'union et de communion.

Tout compte fait, les sectes constituent un véritable défi pour les grandes Églises, et notamment l'Église catholique qui est appelée à une remise en question certaine de ses méthodes d'évangélisation pour une "sortie missionnaire" susceptible d'inculturer sérieusement le donné révélé dans les cultures des peuples à évangéliser. C'est le travail d'une "théologie missionnaire et d'une annonce de l'Évangile véritablement inculturées"⁴⁷.

47 F. TSHIONYI KAZADI, *Angoisse, frustration, perte d'identité : les 4 à la base de l'éclosion et la floraison de nouvelles religiosités (sectes)*, art. cit.

Conclusion

Une réflexion sur l'homme contemporain n'a d'autre but que de rechercher ce qui correspond à l'homme selon le dessein de son Créateur. C'est Jésus, l'Homme parfait qui a restauré dans la descendance d'Adam la ressemblance divine, altérée dès le premier péché. C'est dans la révélation que Dieu fait de lui-même en Jésus-Christ que l'homme peut accéder à sa propre compréhension. En faisant un diagnostic sans complaisance sur la situation morale de l'homme contemporain, nous avons voulu prendre part au débat sur le sens de l'existence humaine dans un monde en mutations rapides et profondes afin de proposer l'horizon théologique vers lequel devrait tendre une « anthropologie adéquate » pour notre temps. Certes, la question anthropologique est d'actualité. Elle consiste à « comprendre l'homme et son action dans le monde »⁴⁸, au prorata des défis sans cesse multiples, et même multiformes. Terminons cette réflexion en évoquant ce que le pape François dit dans *Laudate deum* : « un être humain qui prétend prendre la place de Dieu devient le pire danger pour lui-même »⁴⁹. Cette mise en garde est à la mesure du défi !

48 IDEM, *Reconstruire la féminité et la masculinité...*, p. 25.

49 Pape FRANÇOIS, L'Exhortation apostolique *Laudate deum*, 04 octobre 2023, n° 73.